

Prises de vue sur le paysage urbain et la nature dans quelques littératures de langue française

Maria Hermínia Amado Laurel

Universidade de Aveiro

hlaurel@ua.pt

Résumé : Espace de création humaine privilégié, la littérature s'est depuis toujours interrogée sur les rapports qu'entretiennent les hommes avec le milieu dans lequel ils vivent et développent leurs activités journalières. L'époque contemporaine est particulièrement révélatrice d'une prise de conscience aiguë des rapports, souvent conflictuels, qui régissent cette coexistence. Nous nous proposons de réfléchir autour de quelques œuvres révélatrices des nouveaux enjeux qui engagent lecteurs et écrivains dans la prise de conscience de soi, de l'autre et du monde, dite *écologique*.

Mots-clés : roman urbain - écocritique - modernité - postmodernité.

Abstract: A privileged space for human creation, literature has, for a long time, been questioning itself, on the relation between Man and his surroundings. It is particularly revealing in these contemporary times, of an existing consciousness of eventual conflicts in this relationship. Focussing on francophone literatures, we propose to reflect on some works revealing new challenges to the readers and to the writers in this consciousness of oneself, of others and of the world, so called *ecological*.

Key words: City Novel – Ecocriticism – Modernity - Post Modernity.

I

Ce n'est pas en tant que spécialiste de l'écocritique, ce que je ne suis pas, que j'ai répondu au défi qui m'a été lancé par nos collègues qui organisent cette journée d'études, mais tout simplement en tant qu'enseignante de littérature (française et francophone), particulièrement intéressée au premier abord par les différentes formes d'approche du texte littéraire que nous propose la critique aujourd'hui, et au niveau de mes préférences de recherche personnelle, par l'étude de l'espace, en particulier de l'espace *urbain*, domaine incontournable de l'étude des modernités. Le sous-titre de la journée d'étude qui nous réunit aujourd'hui – *Tendências e percursos da crítica literária na era da pós-modernidade. Ecocrítica & outras tentativas/tentações do texto e da leitura*¹ -l'explique aussi : qu'est-ce finalement que lire un texte sinon que se laisser tenter par le texte ?

Or cette tentation du texte (je me situe du côté de la lectrice que je m'efforce de devenir devant chaque texte) acquiert un sens particulier lorsqu'il s'agit d'enseigner la littérature. Elle implique non seulement la lecture attentive et exigeante des textes, mais la relecture régulière de certains textes.

Effectivement, si nous nous donnons la peine de regarder les programmes d'enseignement universitaire de la littérature, nous constatons que ceux-ci ne changent pas très souvent ou du moins, qu'ils restent fidèles, pendant des périodes assez longues, à un certain canon. Or ce canon se veut représentatif des textes qui, d'une part, sont censés répondre le mieux aux tendances littéraires d'une époque (des textes récurrents dans différentes histoires de la littérature) et qui, d'autre part, sont censés répondre le mieux à une certaine image de la littérature que la formation universitaire se propose de divulguer. Une image que le maintien des œuvres au programme, et le nombre de travaux critiques issus de l'université, légitime.

Justement, la capacité qu'a un texte de se donner à lire – et de devenir un autre texte tout en restant le même – malgré les différentes perspectives critiques auxquelles il est soumis, ne cesse de m'étonner dans ma carrière universitaire.

Je n'irai pas jusqu'au point d'affirmer qu'un seul texte aurait suffi à tous mes enseignements, et aux différentes approches auxquelles je pourrais le soumettre, en ce que je ferais la paraphrase de maints écrivains qui considèrent n'avoir jamais écrit que le même livre toute leur vie, malgré leur œuvre plus ou moins copieuse. Pourtant, je ne verrais aucun problème à concevoir un séminaire annuel (de préférence aux contraintes semestrielles) consacré à la lecture lente et combien savoureuse de quelques grands textes de l'humanité, pour répondre à l'ouvrage polémique d'Harold Bloom, *O cânone ocidental* (1997). Effectivement, je pense que le recours à l'idée de canon peut se révéler utile en situation d'enseignement.

Le rapport entre ces considérations préliminaires et la réflexion de fond à laquelle nous invite le thème de cette journée, me paraît, de toute évidence, très clair. L'un des objectifs de l'écocritique – qui constitue en elle-même, à son tour, une réponse à la réflexion globale sur les capacités d'intervention de l'être humain sur l'avenir de la planète, réflexion qui s'est développée en Occident surtout à partir des dernières

¹ C'est nous qui soulignons.

décennies du XXe siècle - l'écologie -, est sans doute celui de repenser le rapport de l'homme au monde et à son environnement dont témoignent les textes littéraires.

Or cette réflexion ne saurait se passer d'une réflexion préalable, de nature pédagogique, sur notre propre travail universitaire, c'est-à-dire, sur le rapport que nous entretenons, en tant qu'enseignants de littérature, avec les textes littéraires. A ce propos, il ne serait pas vain de rappeler une question qui est à l'ordre du jour au cœur de l'université, et qui se fait entendre de façon de plus en plus audible dans les facultés des lettres : celle de l'utilité des études littéraires. A quoi cela peut-il bien servir ?

D'autre part, si nous nous situons dans le cadre spécifique des études de lettres tout court, nous constatons qu'un mouvement parallèle, si l'on peut dire, de retour aux sources, de recherche d'une version primitive des textes, est à l'œuvre en ce début du XXe siècle, qui se manifeste soit par un retour à la philologie dans le cadre des études linguistiques², soit par un regain d'intérêt envers les études génétiques, dans le domaine de la théorie et de la critique.

Dans son sens large et étymologique, on le sait, la philologie signifie l'amour de la langue. Dans son sens restreint, le travail philologique³ et génétique se rejoint dans la poursuite d'un but comparable, celui d'une « restauration », à l'instar de la restauration/préservation écologique. L'amour des mots - pour le philologue -, et l'amour des mots devenus texte - pour la critique génétique -, l'amour des mots, matière à redécouvrir dans la préservation d'un rapport original au monde - pour l'écocritique -, un même amour semble unir les trois démarches dans la sauvegarde d'une originalité perdue, dans la réhabilitation d'une manière symbolique d'appréhender le monde par les mots ; d'une manière symbolique de faire dire le monde au texte et de nous apprendre à lire le monde, dans le texte.

Trois poétiques du risque, la philologie, la génétique textuelle et l'écocritique, à la dimension sociopolitique évidente, en ce que toutes trois elles dénoncent des modes de transmission de valeurs et leurs effets.

C'est dans ce cadre que l'écocritique me semble susceptible d'établir des rapports méthodologiques avec l'imagologie, d'un côté – elle aussi intéressée par l'étude des représentations littéraires de l'univers urbain -, mais également avec la théorie littéraire. L'étude des rapports que l'auteur textuel entretient avec les paysages de la modernité (mais aussi avec le paysage tout court) dans la poursuite des formes génologiques et des codes littéraires adéquats pour les dire, me semble répondre à cette dernière possibilité.

L'écocritique, branche de ce que la critique anglo-saxonne appelle les « green studies »⁴ (domaine qui découle à son tour, selon Laurence Coupe, des études

² V., à ce sujet, la parution en octobre 2008 du n° 5 de la revue *LHT*, publiée par *Fabula* : Littérature, histoire, théorie. Accessible sur : <http://www.fabula.org/lht/5/>.

³ La même auteure définit le « sens plus restreint et plus concret » de philologie, comme « le travail d'édition textuelle qui vise à restaurer le texte dans l'état originel voulu par l'auteur, à restituer donc ce qui est perdu ou mal connu – le texte, le contexte, l'intention auctoriale – sans le modifier aucunement » in Rabau (2009) : 1.

⁴ Laurence Coupe définit en ces termes les « green studies » : « An emerging academic movement which seeks to ensure that nature is given as much attention within the humanities as is currently given to gender, class and race » (Coupe, 2000: 303).

culturelles, et qui revendique de la part des *humanités* une attention égale à la nature que celle qu'elles portent depuis longtemps déjà à des questions telles que le 'genre' (études féministes et des minorités, la 'distinction sociale' – sociologie -, et la 'race' - postcoloniales), se propose d'étudier « the relationship between human and non-human life as represented in literary texts, and [de théoriser] about the place of literature in the struggle against environmental destruction » (Coupe, 2000 : 302).

L'écocritique, prenant comme point de départ la littérature, ne reste pour autant pas limitée par une vision anthropocentrique de l'univers, tel qu'une première approche de ce courant pourrait le faire supposer ; effectivement, c'est plutôt vers une vision biocentrique et transhumaniste du monde que pointe cette modalité de lecture des textes, intéressée par toutes les structures du vivant, à l'origine de la diversité biologique, et de celle des habitats et des régions⁵. La terminologie⁶ écocritique ajoute aux termes classiques de race (appartenance ethnique), classe (appartenance sociale), genre (appartenance sexuelle), des concepts nouveaux et une terminologie nouvelle en critique littéraire comme ceux d'espèce, de biodiversité, de biorégion ou d'étendue sauvage.

Elle ne peut passer sous silence les rapports de force qui relient ou opposent entre eux les divers discours écologiques, au gré des orientations politiques et des options économiques qui souvent les sous-tendent, tel que l'analyse avec lucidité dans plusieurs publications Timothy W. Luke, en particulier dans son livre *Ecocritique : Contesting the Politics of Nature, Economy and Culture* (1997).

L'écocritique, si elle peut prendre comme point de départ de son analyse la recherche des représentations littéraires de la nature, ne se suffit pas de cette étape préparatoire à la constitution de son domaine de travail. Elle est surtout intéressée par la prise de conscience du rôle que l'homme joue par rapport à son environnement naturel (son habitat et celui des autres êtres vivants), et de la responsabilité qu'il y détient, exprimée par le biais de la littérature.

Or, s'il est vrai que les rapports que la littérature et l'art ont depuis toujours entretenus avec la nature s'expriment sous la forme de la représentation textuelle ou picturale de celle-ci (rappelons-nous le besoin de nature dont témoignent les « peintres du plein air » de l'école de Barbizon pour plus de fidélité au réel), la prise de conscience du rôle intervenant de l'homme face à son environnement et l'expression dans la littérature que cette attitude présuppose, sont sans doute plus récentes. Elles s'inscrivent dans un mouvement global, auquel collaborent de façon tout aussi engagée d'autres disciplines, et d'autres formes d'expression et d'organisation individuelle ou sociale.

Boileau se plaignait déjà du trafic terrible à Paris au XVIe siècle, dans la satire VI, « Les embarras de Paris ». Est-ce un signe écologique avant la lettre ?

⁵ Aspects dont s'occupe particulièrement le livre de Garrard, Greg (2004), sur lequel je m'appuie pour ces considérations.

⁶ L'écocritique enrichit la terminologie des études littéraires d'expressions inusitées dans les humanités, contribuant ainsi au dialogue fructueux entre diverses disciplines. Des ouvrages de référence présentent des glossaires en fin de volume, afin d'orienter le lecteur. C'est le cas, notamment, de Coupe, Laurence (ed.) (2000: 302-303), ou de Garrard, Greg (2004: 183-184), ouvrages consultés pour cet article. S'il est vrai que la période structuraliste a correspondu à une certaine accalmie terminologique, dominée, pour la sphère française, par les apports terminologiques genettiens et greimasien, les dernières décennies du XXe siècle et les premières années de notre siècle sont marquées par un questionnement permanent, issu de la richesse des discours qui se projettent sur les études comparatistes.

.....
 Là, sur une charrette une poutre branlante
 Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente,
 Six chevaux attelés à ce fardeau pesant
 Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant.
 D'un carrosse en tournant il accroche une roue,
 Et du choc les renverse en un grand tas de boue :
 Quand un autre à l'instant s'efforçant de passer,
 Dans le même embarras se vient embarrasser.
 Vingt carrosses bientôt arrivant à la file,
 Y sont en moins de rien suivis de plus de mille,
 Et, pour surcroît de maux, un sort malencontreux
 Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs.
 Chacun prétend passer ; l'un mugit, l'autre jure ;
 Des mulets en sonnant augmentent le murmure.
 (Boileau, 1666)⁷

La notion de *chronotope* suggérée par Bakhtine me semble acquérir dans ce contexte critique particulier – l'écocritique - une nouvelle portée : il s'agira désormais de mettre en valeur la portée idéologique des composantes d'ordre spatio-temporel, dont celles historiques et culturelles, qui se projettent sur les textes littéraires, médiatisées par les codes narratifs et génologiques qui les construisent.

Toute analyse de nature écocritique gagnera à porter son attention sur la valeur chronotopique des récits, non seulement en ce que celle-ci privilégie les éléments sémantiques des textes porteurs de connotations idéologiques, mais en ce que la notion de chronotope met en valeur l'insertion historique et spatiale de la production littéraire, selon la définition même qu'en donnait Carlos Reis, dans le *Dicionário de Narratologia* en 1996 (Reis, C., 1996: 90).

Elle permet ainsi à l'approche écocritique de mesurer les effets de l'action de l'homme sur son environnement dans la perspective de la longue durée, perspective sous laquelle me semblent devoir se situer les études littéraires. Si l'engagement d'un texte littéraire se mesure à sa capacité de dénonciation du réel à partir de l'univers fictionnel qu'il construit, l'écocritique, reconnaissant cette capacité est, à son tour, une modalité d'approche critique fortement engagée.

Les questions soulevées par l'écocritique nous apprennent à lire autrement des textes connus que nous revisitons, mais aussi des textes actuels où les enjeux qui se présentent à l'homme et à la planète à l'époque contemporaine sont l'affirmation d'une nouvelle forme d'engagement de la littérature ; ainsi pouvons-nous considérer également que le sentiment écologique global apprend, d'autre part, à écrire autrement⁸.

La dimension éthique de cette approche critique me semble incontournable. Contemporaine de la crise écologique dont les conséquences sont perçues par tous, l'écocritique constitue une réponse, de la part des études littéraires contemporaines, à la crise des valeurs qui ne peut être escamotée derrière la plupart des grandes catastrophes

⁷ Texte reproduit du volume coordonné par Claude Puzin, in *Littérature : Textes et documents, XVIIIe siècle*, Paris, Nathan, coll. Henri Mitterand, 1987, pp. 429.

⁸ V., à titre d'exemple, le livre de Jean-Christophe Ruffin, *Le Parfum d'Adam*, Flammarion, 2007.

dites « naturelles » (parce que souvent provoquées, directement ou indirectement, par l'intervention de l'homme sur la nature) de nos jours.

Sa dimension politique se double ainsi d'une dimension éthique, le rapport de l'homme à l'environnement fictionnalisé par la littérature dénonçant ou prévoyant de manière sensible les effets des décisions prises au plus haut niveau, et engageant tous les acteurs sociaux dans l'avenir des êtres vivants. La lecture écologique d'un texte s'appuie sur une conception de l'environnement comme espace politique ; du texte littéraire comme espace dialogique d'intervention, révélateur d'une prise de conscience ou y faisant appel, face aux enjeux que la gestion de l'environnement implique.

De part les enjeux qu'elle mobilise à son tour, l'approche littéraire écocritique, fidèle à ses origines dans les études culturelles, peut donc, en toute légitimité, faire appel à une modalité de collaboration interdisciplinaire élargie, depuis les disciplines scientifiques, dont la biologie, la botanique, la chimie, la physique ou la médecine, aux disciplines constitutives des sciences humaines : la philosophie, l'anthropologie, l'histoire, la sociologie, voire l'économie, l'art, le cinéma, l'architecture, l'urbanisme, l'aménagement du territoire et de l'environnement. De même que lancer les fondements de réseaux de recherche et d'enseignement prometteurs.

II

S'il est vrai que le rapport de l'homme à la nature a constitué depuis toujours un des axes thématiques les plus importants de la littérature mondiale, il est tout aussi vrai que ce rapport a connu diverses formes de représentation au long de l'histoire de la production littéraire. Nous situant dans le domaine français, nous constatons que la nature de ce rapport présente des aspects particulièrement intéressants au long du XIXe.

Si le spectacle de la nature imprégnait l'esprit et les sens de Jean-Jacques Rousseau *promeneur solitaire*, au point de lui «faire sentir avec plaisir [son] existence, sans [lui faire] prendre la peine de penser » (Rousseau, 1960: 68), étendu « de tout [son] long dans [un] bateau les yeux tournés vers le ciel, [se laissant] aller et dériver lentement au gré de l'eau, quelquefois pendant plusieurs heures, plongé dans mille rêveries confuses mais délicieuses » (Rousseau, 1960: 67) ; et si la nature invoquée par Lamartine sous la forme de l'élégie, davantage que comme la confidente majeure de l'âme du poète, comme le « signal »⁹ éternel de son amour perdu, tel que nous l'écoutons dans le poème « Le Lac », souhaitant :

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : 'Ils ont aimé !'
(Lamartine, *Méditations poétiques*, 1820)

⁹ Nous suivons la terminologie proposée par Vincent Jouve : « Lorsqu'on s'interroge sur la signification d'un texte, il faut commencer par distinguer clairement ce que le texte signifie volontairement comme *signal* de ce qu'il signifie involontairement comme *symptôme* » (Jouve, 2006: 40).

Déjà au long de la première moitié du XIX^e siècle, des « symptômes »¹⁰ précurseurs de l'alliance, souvent douteuse, entre intérêts économiques et influence politique sur l'aménagement de la nature sont à l'œuvre chez un romancier tel que Stendhal, dans *Le Rouge et le Noir* (1830). Sa description de la vallée du Doubs, aménagée selon les intérêts de M. de Rênal, maire de la petite ville de Verrières, illustre cette alliance.

Suivons le voyageur qui arrive dans ces contrées : « Le soleil est fort chaud dans ces montagnes ; lorsqu'il brille d'aplomb, la rêverie du voyageur est abritée sur cette terrasse par de magnifiques platanes ». La comparaison explicite de ces arbres, dont la beauté rivalisait avec celle des platanes anglais, sous-entend un rapport au paysage naturel fort opposé dans les deux pays. Un rapport qui suppose implicitement l'opposition, en termes civilisationnels, entre la France, barbare, et l'Angleterre, civilisée ; statut mesuré d'après le rapport – écologique, tel que nous le dirions aujourd'hui - que chacun de ces deux pays entretient avec son paysage naturel. Dans cette vallée, la beauté naturelle des arbres est amputée par la « manière barbare, dont l'autorité fait tailler et tondre jusqu'au vif ces vigoureux platanes. [...] Mais la volonté de M. le maire est despotique, et deux fois par an tous les arbres appartenant à la commune sont impitoyablement amputés ».

À l'indignation dont lui fait preuve un « vieux chirurgien-major de l'armée d'Italie [...], jacobin et bonapartiste [qui] osa bien un jour se plaindre à lui de la mutilation périodique de ces beaux arbres», le maire de Verrières répond sans ambages : « j'aime l'ombre, je fais tailler *mes* arbres pour donner de l'ombre, je ne conçois pas qu'un arbre soit fait pour autre chose quand toutefois, comme l'utile noyer, *il ne rapporte pas de revenu.* »¹¹ Et à Stendhal de conclure, à l'appui de ce regard posé sur la nature, révélateur, à lui seul, de tout une vision du monde : « *Rapporter du revenu* est la raison qui décide de tout dans cette petite ville qui vous semblait si jolie » (Stendhal, 1964: 37-38).

À la même époque, la disparition progressive d'une société provinciale fondée sur l'attachement au sol identitaire qu'il faudra aliéner afin de permettre l'installation définitive du héros dans l'univers urbain parisien est à l'œuvre dans maints romans.

Revenons à la question de l'étude de l'espace en littérature. L'histoire de la production littéraire nous montre que, depuis le XIX^e siècle, l'espace est souvent dit en établissant une relation d'opposition entre espace de nature et espace urbain. Ceci est surtout valable pour la période du roman réaliste français, où cette forme d'opposition devient un vrai leitmotiv chez plusieurs écrivains, dont Balzac ou Zola : la nature, espace majeur de l'identification de l'écrivain romantique, cède la place progressivement à l'espace urbain, quitte à créer un nouveau thème littéraire, celui du *paysage urbain*, qui exige, avec Charles Baudelaire, la reconnaissance d'une modalité génologique moderne, celle du poème en prose. Jacques Réda la poursuit, à l'époque contemporaine, dans son seul recueil poétique en prose, *Les Ruines de Paris* ([1977],

¹⁰ Selon Vincent Jouve, « considérer un texte comme *symptôme*, c'est identifier ce qu'il signifie [...] en tant qu'artefact humain produit à une certaine époque et dans certaines conditions [...] sur la façon dont l'homme peut penser son rapport au monde » (Jouve, 2006 : 41).

¹¹ La discussion autour de l'inutilité du beau était à l'ordre du jour : Théophile Gautier ne tarderait pas à publier son fameux essai sur l'inutilité du beau, dans la prétendue préface à *Mademoiselle de Maupin*, en 1834.

1993), aux résonances baudelairiennes. C'est au cours du XIXe siècle que le passage de la nature à la vie urbaine s'opère, laissant la province comme un espace que le goût de la littérature régionaliste viendra sans doute combler¹². L'évolution des notions d'exotisme-voyage-nature-province-ville-exil du XIXe au XXIe trace le cadre de l'évolution même du rapport de l'homme au monde qui intéresse l'écocritique.

En revanche, si ces notions correspondaient à des univers de référence bien nets sous la plume d'un Chateaubriand, d'un Lamartine ou d'un Hugo, c'est à partir de Balzac et surtout de Zola, pour le roman (et à partir de Baudelaire pour la poésie), que les représentations de l'espace en littérature prennent comme point de départ l'espace urbain, à partir duquel les autres espaces sont évoqués. C'est ainsi que si le roman commence à affirmer dès la seconde moitié du XIXe siècle une autre modalité de cette opposition, celle de l'opposition entre l'espace urbain (surtout parisien) et l'espace provincial, le XXe siècle poursuivra la vocation urbaine du genre. Une opposition qui nourrit, à son tour, le mythe de Paris, ville moderne, « ville spectacle »¹³.

Mais c'est sans doute avec Baudelaire, l'introducteur du paysage urbain dans la poésie française¹⁴, que la prise de conscience de l'écrivain envers les changements irréversibles qui adviendront de ce qu'il nommera le « progrès » acquiert une autre tonalité¹⁵. Si les signes de la modernité coexistent encore paisiblement dans le poème « Paysage » (Baudelaire, 1975: 82), ils bouleversent profondément le paysage urbain dans le poème « Le Cygne » (Baudelaire, 1975: 85-87). Cette composition introduit définitivement les connotations éthiques dont se revêtira désormais le rapport désacralisé de l'homme moderne à la nature et à la ville : la ville dont la « forme », au dire de Julien Gracq, fin lecteur de Baudelaire¹⁶ « change plus vite, on le sait, que le cœur d'un mortel » (Gracq, 1985 : [1]).

Les rapports entre l'homme et la nature se présentent pourtant sous d'autres facettes dans la littérature contemporaine. En réalité, les frontières sont souvent floues entre ce qui constitue les espaces urbains et les espaces de nature dans le roman contemporain. La ville et la province s'affirmaient comme deux univers bien distincts dans le roman du XIXe siècle, et leur opposition était souvent teintée de connotations d'ordre morale : la ville associée au vice et la province aux mœurs pures, dans l'héritage de la vision du monde rousseauiste, que le roman naturaliste prolongera, intéressé par l'identification des circonstances de la déchéance morale de ses personnages ; circonstances dont l'espace urbain – ou mieux – la déterritorialisation de la campagne à la ville – se voit assumer un fort pourcentage de responsabilité.

Cette opposition n'est plus de mise dans le roman contemporain, souvent marqué par la mobilité des personnages. Leur transition fréquente d'un espace à l'autre les situe souvent davantage dans des espaces de l'entre-deux que dans un espace – urbain ou provincial – bien concis et défini. C'est ainsi que des espaces nouveaux

¹² Goût que le XXe poursuivra. Cf. Thiesse, Anne-Marie (1991).

¹³ V., à ce sujet, l'article de Diaz, José-Luis « Paris, ville-spectacle », in Pinçonat, Crystel ; Liaroutzos, Chantal, 2007, pp. 37-66.

¹⁴ V., à ce propos, Chenet-Faugeras, Françoise (1994).

¹⁵ V., à ce sujet la sélection de textes baudelairiens sur la notion de progrès in Laurel, Maria Hermínia A. 2001, pp. 41-48.

¹⁶ Rappelons-nous le vers du poème « Le Cygne », source de la lecture intertextuelle qu'il postule chez J. Gracq : « Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville//Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel) » (Baudelaire, 1975: 85).

surgissent en littérature, dont ceux des banlieues, fortement connotés du point de vue social, abritant ceux qui n'ont pas encore obtenu le droit de cité – la banlieue se définissant comme l'un de ces espaces de l'entre-deux, un espace d'attente, de suspension du temps et de l'identité individuelle et sociale ; abritant ceux dont l'origine accentue leur sentiment de non appartenance à la ville d'accueil, à défaut d'y retrouver des espaces, des sonorités ou des objets évocateurs de ceux qu'ils ont abandonnés.

L'émigrant algérien qui vient d'arriver à Paris et qui s'égare dans le métro dans le roman de Rachid Boudjedra, *Topographie idéale pour une agression caractérisée* (1975), l'illustre. De brefs flashes qui évoquent des souvenirs de son terroir font irruption dans son esprit, et ponctuent de temps à autre son parcours déconcertant :

Et c'est à ce moment-là que la mémoire coulisse [...]. La mémoire glissant à travers des choses vagues et sans rapport apparent (sentier, dos de chameau, nuit roide, muezzin). Vagues aussi les contours des objets et des êtres. Visages amincis. Corps devenus fluets. Brumes matinales. Voix chevrotante. Alacrités des siestes. Tremblements de l'air chaud (Boudjedra, 1975: 69).

L'espace urbain qui lui était réservé sans doute ressemblerait-il à celui qui avait attendu tant d'autres qui l'avaient précédé, eux aussi marqués par le conflit non résolu entre leur provenance paysanne et leur nouvel habitat, urbain, trop proches qu'ils restent de la nature, dont l'«odeur de glèbe et d'abricots secs» les imprènera à jamais, « malgré les litres d'eau de Cologne mâle et piquante qu'ils se déversaient sur la tête et sur le corps, ce qui rendait pathétique leur passage trop brutal de la paysannerie pauvre à un prolétariat précaire et instable...» (Boudjedra, 1975: 204). Leur nouvel habitat, urbain, celui des chambres innommables, aux

lits entassés les uns au-dessus des autres, occupés vingt-quatre heures sur vingt-quatre dans des relents de gaz délétères, des fermentations de boyaux fétides, des souffles de puanteur réchauffée, des odeurs de renfermé, de moisi, de crasse et de parfum bon marché (Boudjedra, 1975: 183) ;

seules chambres qui les attendraient, lui et ses semblables, émigrants qui osent le « projet mythique de traverser la mer » et qui réussissent l'épreuve de ce véritable calvaire » (Boudjedra, 1975: 190-191).

Les espaces de nature sont souvent représentés dans le roman contemporain comme des espaces de l'entre-deux, inspirateurs d'un nouveau type de déplacement - un voyage qui ne se fait plus vers des régions exotiques, qui n'existent plus, de nos jours, puisque toujours reliées par des réseaux de transports qui assurent la liaison entre les contrées les plus éloignées de la planète, par le biais de localisations urbaines qui en assurent les voies d'accès -, un voyage qui devient souvent un voyage interurbain. Modalité que l'écrivain suisse et architecte Daniel de Roulet préfère entreprendre à pied, entre des villes européennes comme Paris et Bâle, dont il évoque le trajet dans le récit *L'envol du marcheur* (2004).

Illustré par les photographies de Xavier Voirol, ce récit, à la forme d'un journal de route, offre une lecture transdisciplinaire du réel qu'il situe entre le texte et l'image. Voyageur interurbain, c'est avec une pointe d'ironie que Daniel de Roulet constate l'existence de certains modèles d'aménagement du territoire qui ne cessent de l'interpeller, voire de le surprendre, au long de ses déplacements. Écoutons-le, dans les alentours de la ville de Troyes :

Entre Laubressel et Courteranges, la D186 me fait goûter, pour la première fois du voyage, la fraîcheur d'une route complètement ombragée sur plusieurs kilomètres. Forêt domaniale L'Arivour-Piney. Forêt, un mot bien innocent. Mieux vaudrait dire : sylviculture. En effet les arbres poussent comme ils peuvent, les hommes les abattent comme ils veulent. De temps en temps les tronçonneurs attaquent, coupent à ras pendant quelques mois, évacuent les troncs, défoncent les sols, massacrent les sous-bois, brûlent les restes, attendent quelques dizaines d'années, espérant recommencer. Et quand un ouragan vient jouer avec les troncs fragiles de la nouvelle lisière, les sylviculteurs crient à la catastrophe nationale (Roulet, D. de, 2004 : 68).

Ou, un peu plus loin :

Le long du canal, je remonte les eaux rapides mais troubles. Un héron charognard s'envole, laissant pendre son train d'atterrissage. Une ceinture de cirrus au loin fait rêver les oiseaux. Après deux kilomètres, le parcours, pour une fois à l'abri des voitures, s'arrête net contre un portail :

- Centre de gestion du lac.

J'avais oublié qu'ici les lacs, comme les forêts, les près et les rivières, sont toujours gérés, jamais partagés (Roulet, D. de, 2004 : 69).

Définies dans le cadre urbain des grandes métropoles européennes, les références à la nature s'y trouvent dispersées dans des villes inspiratrices souvent d'une poésie des ruines telle que les poèmes en prose de Jacques Réda, publiés dans *Les Ruines de Paris*, en fournissent maintes références, non sans évoquer le Paris baudelairien du poème « Le Cygne », ou même les espaces campagnards évoqués par Emile Zola qui donnent lieu aux larges boulevards du Paris moderne, dans le roman *L'Assommoir* (1877).

C'est dans ces espaces en mutation que viennent s'inscrire certains comportements des personnages zoliens qui dénoncent leur origine tout en accentuant leur statut de disloqués sociaux. Leur insertion dans les nouveaux quartiers se fait accompagner de changements dans leurs habitudes sociales, mais aussi dans la morale collective qui les régit, des changements qu'ils ont du mal à suivre, déterritorialisés dans ce même Paris qu'ils aident à construire.

Rappelons-nous les circonstances du mariage de Gervaise et de Coupeau, soucieux de garder les traditions. À la sortie de leur mariage vite expédié à la mairie comme à l'église, mais auquel Coupeau tenait, puisqu' : « un mariage sans messe, on avait beau dire, ce n'était pas un mariage » (Zola, 1969 : 91), l'évocation de l'ancestrale entente entre l'homme et la nature commande encore l'orientation des personnages zoliens au beau milieu de leur nouvel habitat, de même qu'elle annonce, symboliquement, leur avenir :

Et elle [madame Lerat] appela la société sur la porte du marchand de vin, pour voir les nuages, un orage d'un noir d'encre qui montait rapidement au sud de Paris. [...] Tout le monde déclara alors sentir l'orage depuis longtemps. [...] Lorilleux racontait que ses cors l'avaient empêché de dormir, à partir de trois heures du matin. [...] Au premier coup de tonnerre, mademoiselle Remanjou se signa. [...] « - Allez-y, cria Coupeau. Voilà les Anges qui pleurent » (Zola, 1969: 96).

Si la nature est quand même encore une référence identifiable et localisable chez ces auteurs, l'inverse peut également se produire : l'interpénétration de la nature par les images urbaines est souvent discernable, de façon surprenante, posant un défi constant aux capacités lectoriales, chez un écrivain tel que Jean Echenoz. Dans *L'Équipée malaise*, par exemple, le troisième roman de l'auteur, publié en 1986, cette interpénétration s'enrichit de la lecture intertextuelle qu'autorise l'évocation des quatre

éléments bachelardiens - le feu, l'air et l'eau (l'«orage»), la terre (le «passage des piétons») - , que le passage suivant pourrait l'illustrer, l'action se situant en pleine mer, à bord du cargo qui emmènera le personnage Paul en Malaisie, à l'orée d'une nouvelle journée qui s'annonce :

Puis le soleil émergea, découvrant Paul tout seul sur le pont du *Boustrophédon* [...]. Ensuite il s'était accoudé à la rambarde [...], considérant l'eau déchirée par l'étrave, s'étonnant de ce que ce déchirement éveillait en lui d'inusable, d'inépuisable intérêt, un intérêt presque réflexe, indéfiniment renouvelé par automatisme, proche de celui que procurent aussi le spectacle du feu, le spectacle de l'orage et le spectacle du passage des piétons (Echenoz, 1986/1999 : 162).

Arrivés à Port-Saïd, et après avoir fait l'expérience d'une terrible tempête en plein océan, aucune trace de l'«élément bleu-vert», ni «discret rappel de ce dont il est capable» ne transparait du vieux cargo qui accoste. C'est plutôt «la ville [qui pousse] une clameur chaude vers la mer, au-delà des équipements portuaires» qui attire les marins (Echenoz, 1986/1999 : 172).

III

Un regard écologique sur la littérature ne saurait se limiter à l'écoute de certains textes, célébration du monde. Une célébration qui se fait le plus souvent pourtant en contrepoint de l'introuvable, de ce qui est à jamais perdu, ou bien de la catastrophe éminente. C'est le cas de maints romans de l'écrivain suisse Jean-Marc Lovay, disciple du chantre du Valais que n'a pas cessé d'être, tout au long de presque un siècle, Maurice Chappaz, récemment disparu (1916-2009).

Aux cris d'alerte, sinon de révolte, contre la profanation des sites naturels du Valais au nom du progrès économique¹⁷, d'intérêts immobiliers et touristiques que l'auteur ne s'est jamais lassé d'inscrire sur le vif de ses textes, de ses poèmes ou de ses interviews, se succède la vision d'un monde post-catastrophe que Jean-Marc Lovay, lui aussi marqué par le voyage en Orient (1968-1969), tel Chappaz¹⁸ ou Nicolas Bouvier, nous donne à lire dans *Polenta*, écrit en 1973 (1980).

Les cycles naturels qui ponctuent l'existence de quelques personnages à la mémoire diffuse de réchappés, vivant l'expérience d'un néo-archaïsme enfermés dans le huit-clos d'un village de montagne suisse en plein hiver, semblent seuls modérer leur violence contenue. Effet d'un crime écologique ? Jérôme Meizoz, profond connaisseur de l'œuvre de Lovay, y a été sensible. Il écrit dans la post-face de l'édition de *Polenta* aux Editions ZOÉ-Poche : «La tension monte. Seule la nature et l'ample rythme des choses, des plantes, l'alternance des jours et des nuits, les congères glacées qui se forment et se reforment, apportent un apaisement temporaire au délire de ces êtres» (Lovay, 1980: 165). Rien que des souvenirs lointains d'un monde à jamais révolu

¹⁷ L'un des grands bouleversements introduits dans le paysage du Valais et dans les cycles ancestraux de la vie de ses habitants a été sans aucun doute la construction des grands barrages dans les années cinquante du XXe siècle. *Chant de la Grande Dixence* (1965), récit que Maurice Chappaz dédie à des compagnons de route connus pendant sa propre collaboration aux travaux en tant qu'aide-géomètre, et le recueil poétique *Le Valais au gosier de grive* (1960), en portent la mémoire.

¹⁸ Nicolas Bouvier (1929-1997), un autre grand écrivain-voyageur suisse a écrit la préface à la correspondance entretenue «sur près de deux ans» par Maurice Chappaz et Jean-Marc Lovay, qui faisait alors l'expérience du voyage en Orient (printemps 1968- automne 1969), publiée par les deux auteurs en 1970. V. Chappaz, Maurice ; Lovay, Jean-Marc [1997 : V].

demeurent dans l'esprit des personnages de Lovay, dans un roman plus récent, publié en 1997, au titre aux résonances tout aussi téléologiques, *Aucun de mes os ne sera troué pour servir de flûte enchantée*: « je ne savais pas [...] si au fond de moi s'était déjà endormi le désir que rechangent les oiseaux », se demande le narrateur de ce récit (Lovay, 1997: 7).

Si les personnages de Corinna Bille, dans des recueils tels *La Fraîche Noire* (1968), *Trente-six petites histoires curieuses* (rédigées entre 1975-1979), *Cent petites histoires cruelles* (1973) ou *La Demoiselle sauvage* (1974) étaient attirés par les chants mystérieux des êtres qui peuplaient les bois et les forêts valaisannes quitte à s'y fondre pour mieux vivre l'expérience euphorique des épousailles avec la nature, les personnages de Lovay semblent se réveiller lentement d'un songe englouti au fond des temps, dans un état léthargique, pour revenir dans un monde qui a été le leur, mais duquel il ne leur reste plus que d'anciens souvenirs, de ténues repères de ce qui a, éventuellement, été.

L'*incipit* du roman cité plus haut (1997) – que l'auteur intitule « Le chant des oiseaux », où les oiseaux oublient « leur chant originel qu'un horrible désastre avait arraché de leur mémoire » (Lovay, 1997 : 16) -, est paradigmatique de ce nouveau chaos, étrangement post-humain et menaçant : « En me réveillant assis sur la froide prairie je voyais que la familière maison avait été remplacée par un cabanon que j'aurais été incapable de construire et qu'aucun humain n'aurait pu ériger en croyant qu'il abriterait un de ses frères vivants » (Lovay, 1997: 5).

IV

Écologie, préserver ce qui reste... La littérature y apporte sa contribution, faisant preuve de ses capacités d'anticipation.

Boileau... Stendhal... Baudelaire qui, premier voyant, avait bien prévu qu'il n'y aurait plus de place pour le poète dans la grande ville que bientôt Verhaeren allait dire « tentaculaire », à l'écoute d'une âme virtuellement pure, tel que la souhaiteront Jules Romains (et ses amis du groupe de l'Abbaye), dans le poème de ses dix-huit ans, *La Vie unanime*, publié en mars 1908. Dans la préface qu'il écrit pour ce livre en 1925, Jules Romains en explique le rapport d'identification qui le lie à Paris : ce livre est bien celui

d'un enfant parisien, qui s'était baigné dans Paris, enivré de Paris pendant des heures et des jours innombrables, qui connaissait tous les quartiers, tous les faubourgs, avait marché dans toutes les rues, savait distinguer, les yeux clos, le bruit d'un carrefour du bruit d'un autre, recevait du sol, des murs, du ciel de la grande ville mille communications secrètes qu'il enfermaient dans son cœur, qui étaient nuit et jour sa richesse et son ravissement, et que tel cri perdu qu'il était seul à entendre, tel frôlement, tel souffle faisaient frissonner jusqu'aux larmes et mettaient dans une espèce de lucidité médiumnique [...]» (Romains, 1926: 16).

Si l'écologie est une « science du monde fini », au dire de Paul Virilio, en ce qu'elle « se [prive] d'une approche des régimes de temporalités associés aux écosystèmes »¹⁹ (Virilio, 1990 : 157), l'écocritique, méthode qui se propose d'étudier

¹⁹ C'est en ces termes que Paul Virilio, auteur du livre *L'inertie polaire* que nous citons, considère les limites de l'écologie et « son étroitesse théorique ». Pour l'architecte urbaniste et essayiste français, qui a consacré sa recherche à l'étude des interactions entre l'homme et les espaces urbains, « science du monde fini, la science de l'environnement terrestre se prive, semble-t-il, volontairement, de sa relation au 'temps

les rapports entre l'homme et la nature, d'après leur configuration littéraire, ne saurait concevoir autrement son objet d'analyse qu'en le situant dans le temps long que recouvre, à son tour, sa production et sa réception. Une démarche comparatiste littéraire projetée en termes historiques lui permettrait d'autre part d'évaluer les changements irréversibles que l'action de l'homme aurait produits sur l'environnement, de constater les effets à long terme de cette action, et, par là, à anticiper sur certains effets dévastateurs que les textes littéraires rendraient prévisibles.

Une touche d'humour, mais aussi de lucidité, est sans doute amenée à certains discours défaitistes écologistes par le film de Bernard Werber, la star de la science fiction française, *Nos amis les Terriens* (2007), dirigé par Claude Lelouch. De même que Saint-Exupéry percevait les êtres humains, ses semblables, devenus des points minuscules à la distance de son avion, il revient dans ce film à des extraterrestres dotés des capacités d'analyse sophistiquées de nous apprendre nos faiblesses et nos ridicules, et de nous faire réfléchir sur nos propres valeurs, dans un savant exercice de prise de vue écologique.

Héritier peut-être encore d'un Voltaire qui avait conçu l'existence éventuelle d'autres planètes habitées, ou d'un Montesquieu qui nous avait également soumis au regard tout aussi lucide qu'interloqué de ses voyageurs exotiques – les Persans, les extra-terrestres d'alors –, Werber nous invite à un film bouleversant. La littérature, par le biais des discours interdisciplinaires et les possibilités intermédiatiques qu'elle génère, peut anticiper sur la réflexion combien nécessaire, de nos jours, sur des questions que la croissance économique avait laissées de côté : celles qui portent sur le sens de notre existence même, et auxquelles l'écocritique peut sans doute apporter sa contribution méthodologique.

Des questions qui ne sauraient être plus opportunes au temps présent, autour desquelles des peintres tels Gauguin, fondu dans l'appel le plus profond de la Terre, ou de grands voyageurs, dont le chanteur Jacques Brel ou des écrivains, tels Nicolas Bouvier, Maurice Chappaz, ou Jean-Marie Le Clézio²⁰, célébrant les retrouvailles de l'homme avec les espaces primitifs, ont bâti leur œuvre ou même leur vie.

Et je conclurais sur les mots de ce dernier, dont la fascination pour le désert, se double d'une tonalité profondément éthique:

Ce sable, ces pierres, ce ciel, ce soleil, ce silence, cette douleur, et non pas les villes de métal et de ciment, où l'on entendait le bruit des fontaines et des voix humaines. C'était ici, l'ordre vide du désert, où tout était possible, où l'on marchait sans ombre au bord de sa propre mort (Le Clézio, 1980: 23).

Le désert...«c'était le seul, le dernier pays libre peut-être, le pays où les lois des hommes n'avaient plus d'importance» (Le Clézio, 1980: 14).

psychologique' ». Selon P. Virilio, « l'écologie n'interroge pas vraiment le dialogue 'homme/machine', l'étroite interdépendance des différents régimes de perception et les pratiques humaines [...] à moins d'envisager 'l'écologie' comme l'administration politique des pertes et profits des substances composant l'environnement géophysique, celle-ci ne peut plus se développer sans appréhender 'l'économie du temps', plus exactement de l'espace-temps des activités humaines et leurs rapides mutations », considérait-il déjà dans un texte daté de 1989 (Virilio, 1990: p. 157).

²⁰ Écrivain dont l'œuvre a été couronnée par le prix Nobel de la Littérature quelques mois révolus sur le colloque où j'ai introduit les grandes lignes du présent article.

Références bibliographiques

BAUDELAIRE, Charles (1975). *Œuvres complètes*, Paris : Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, t. I.

BLOOM, Harold (1997). *O cânone ocidental. s/l*: Círculo de Leitores. Ed. orig., *The Western Canon*, 1994).

BOUDJEDRA, Rachid (1975). *Topographie idéale pour une agression caractérisée. s/l* : Editions Denoël.

COUPE, Laurence (éd.) (2000). *The Green Studies Reader: From Romanticism to Ecocriticism*. London and New York: Routledge.

DIAZ, José-Luis (2007). « Paris, ville-spectacle », in Pinçonat, Crystel ; Liaroutzos, Chantal, pp. 37-66.

CHAPPAZ, Maurice ; LOVAY, Jean-Marc [1997]. *La Tentation de l'Orient*. Carouge-Genève : Editions ZOÉ - Poche.

CHENET-FAUGERAS, Françoise (1994). « L'invention du paysage urbain », *Romantisme*, n°83, pp. 27-37.

ECHENOZ, Jean (1986/1999). *L'équipée malaise*. Paris : les Éditions de Minuit.

GARRARD, Greg (2004). *Ecocriticism*. London and New York: Routledge.

GRACQ, Julien (1985). *La forme d'une ville*. Paris : José Corti.

JOUBE, Vincent (2006). « Peut-on comprendre un texte ? (Emma Bovary et la graisse des livres) », in Laurel, Maria Hermínia A., pp.31-43.

LAUREL, Maria Hermínia A. (2001). *Itinerários da Modernidade: Paris, espaço e tempo da modernidade poética em Charles Baudelaire*. Coimbra: MinervaCoimbra, Col. "Literatura".

LAUREL, Maria Hermínia A. (coord.) (2006). *Leituras excêntricas. Jornada de reflexão em torno da leitura literária, suas práticas e conceitos*, Universidade de Aveiro.

LE CLÉZIO, J.-M. G. (1980). *Désert*. Paris : Gallimard, coll. Folio.

LOVAY, Jean-Marc (1998). *Polenta*. Carouge-Genève : Editions Zoé. [Édition originale, Gallimard, 1980].

LOVAY, Jean-Marc (1997). *Aucun de mes os ne sera troué pour servir de flûte enchantée*. Carouge-Genève : Editions Zoé.

LUKE, Timothy W. (1997). *Ecocritique: Contesting the Politics of Nature, Economy and Culture*. Minneapolis: University of Minnesota Press.

- PINÇONNAT, Crystel ; LIAROUTZOS, Chantal (coord.) (2007). *Paris, cartographies littéraires*. Paris : Le Manuscrit, Coll. « Sciences de la Ville ».
- RABAU, Sophie. «Présentation : La philologie et le futur de la littérature.», *LHT* [En ligne], LHT, N° 5, mis à jour le : 11/01/2009, URL : <http://www.fabula.org/lht/5/69-presentation>.
- RÉDA, Jacques ([1977]1993). *Les ruines de Paris*. Paris: Gallimard, coll. "Poésie".
- REIS, Carlos ; LOPES, Ana Cristina M. (1996). *Dicionário de Narratologia*. Coimbra : Almedina.
- ROULET, Daniel de (2004). *L'envol du marcheur*. Genève : Éditions Labor et Fides.
- ROUSSEAU, J.-J. (1960). *Les rêveries du promeneur solitaire*. Paris : Editions Garnier Frères.
- STENDHAL (1964). *Le rouge et le noir*. Paris : Garnier-Flammarion.
- THIESSE, Anne-Marie (1991). *Ecrire la France. Le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle Epoque et la Libération*. Paris : PUF.
- VERHAEREN. Emile (1982). *Les campagnes hallucinées. Les villes tentaculaires*. Paris : Gallimard.
- VIRILIO, Paul (1990). *L'inertie polaire*. s/l : Christian Bourgois Editeur.
- ZOLA, Émile (1969). *L'Assommoir*. Paris : Garnier-Flammarion.